405 Prose Can. N° 3

BIBLIOTHEQUE DES JEUNES GENS.

GUIDE

DES

JEUNES AMOUREUX,

POUR PARLER ET ECRIRE,

AUGMENTÉ

DES PLUS JOLIES CHANSONS CANADIENNES ET FRANÇAISES.

BIBLIOTHEQUE QUEBEC
Bibliothèque
Séminaire de Québec
de l'Université
Québec 4, QUE.

QUEBEC:
IMPRIMERIE DE L. P. NORMAND.
1863.

BIBLIOTHEQUE S.M. 196

BIBLIOTHEQUE DES JEUNES GENS.

GUIDE

DES

JEUNES AMOUREUX,

POUR PARLER ET ECRIRE.

QUEBEC:
IMPRIMERIE DE L. P. NORMAND.

1863.

SI l'
ve
co
encore ch
et approp
Quand l'o
ger d'avan
que l'on e
car sans c
éviter les
et la confi
familièrem
taches peu
dresse à u
commence
sonnes qui
avec prop
de comme

Le choix
essentiel,
crire avec
mis qu'aux
se servir
pour des le
cule contre
doit être e
des corres
gauffré et
sonnes don
bitudes de
fois, beaucc
fèrent, avec
plicité, et
pier, mais

CONVENANCES EPISTOLAIRES.

Si l'on doit s'attacher dans la conversation à choisir des termes convenables, combien faut-il plus encore chercher à rendre son style clair et approprié aux sujets qu'on traite. Quand l'on tient la plume, il faut arranger d'avance, dans son esprit, les phrases que l'on est pour coucher sur le papier : car sans cette précaution l'on ne peut éviter les redites, les ratures, les renvois et la confusion des idées. Si l'on écrit familièrement à un égal, à un ami, ces taches peuvent rester ; mais si l'on s'adresse à un supérieur, la lettre est à recommencer. Nous conseillons aux personnes qui tiennent à écrire une lettre avec propreté, élégance et correction de commencer par faire un brouillon.

Le choix des matériaux, sans être fort essentiel, est pourtant nécessaire : écrire avec de très-gros papier n'est permis qu'aux gens des plus basses classes ; se servir de papier doré sur tranche pour des lettres d'affaires serait un ridicule contre-sens. Le choix du papier doit être en rapport avec la condition des correspondants. Le papier orné, gauffré et colorié est destiné aux personnes dont la position suppose des habitudes de luxe et d'élégance. Toutefois, beaucoup de gens distingués préfèrent, avec raison, en ce genre, la simplicité, et font usage de très-beau papier, mais sans aucun ornement.

On se sert ordinairement de papier format *in*-4° pour les lettres. Les billets ou lettres familières admettent le papier petit format, ou *in*-8°. Le papier employé pour la correspondance doit toujours être coupé avec précision.

Lorsqu'on est en deuil, on emploie du papier et des enveloppes encadrés d'une lignes noire.

Il est extrêmement impoli d'écrire une lettre sur un simple feuillet de papier, même lorsqu'il s'agit d'un billet ; il faut toujours que le feuillet soit double, n'écrira-t-on que deux ou trois lignes. C'est plus grossier encore de se servir, pour enveloppe, de papier sur lequel se trouvent un ou deux mots étrangers à la lettre, qu'ils soient écrits ou imprimés.

Les missives doivent être pliés à plis allongés, c'est-à-dire qu'elles doivent être carrées, mais plus longues que larges. Elles doivent aussi être aplaties sur les plis, au moyen d'un couteau.

La politesse exige que l'on affranchise la lettre, surtout lorsqu'on écrit à des personnes distinguées à celles dont on réclame quelques services. Il est beaucoup plus délicat d'envoyer une lettre par un commissaire que par la poste.

Il est aussi indispensable de répondre quand on vous écrit que lorsqu'on vous parle, et la paresse que se permet-

tent tant de correspondants est une incivilité.

On ne peut écrire deux personnes dans la même lettre, de manière que l'une écrive sur le premier feuillet, et l'autre sur le second que lorsqu'on est intime avec le correspondant.

Le ton des hommes qui écrivent aux dames doit toujours avoir un vernis de respect dont elles sont dispensées en leur écrivant. A moins d'une grande cérémonie, une femme ne peut pas écrire à un homme : *J'ai l'honneur de vous saluer*, tandis qu'il doit employer les formules les plus respectueuses, comme : *Daignez, madame, me permettre de vous présenter mes hommages très-respectueux*, etc.

Servez-vous du style élevé pour les personnes auxquelles vous devez du respect, du style aisé pour votre ami, du style agréable et gai pour les dames. Ne badinez point avec les personnes d'un rang plus élevé que le vôtre.

Quand vous écrivez sur un sujet, envisagez-le tout entier avant de faire votre lettre, et traitez tout de suite ce qui le regarde, pour n'y pas recevoir après avoir parlé d'autre chose.

Il est inutile de commencer une nouvelle ligne à chaque changement de matière.

Beaucoup d'abréviations sont inconvéniante. Les mots de *monsieur, madame, mademoiselle*, ne doivent jamais être abrégés, soit en s'adressant à la personne, soit en parlant d'elle. Ecrire V. T. H. S., pour dire *votre très-humble serviteur*, est d'une grossièreté insupportable.

Les chiffres ne s'emploient que pour les sommes et les dates ; les nombres d'hommes, de jours, de semaines, etc., s'écrivent tout au long.

FORME INTÉRIEURE ET EXTÉRIEURE DES LETTRES.

Il y a des gens qui commencent leur lettre par ces mots : " J'ai reçu la vôtre du 8 courant ; " c'est une faute, il faut dire *votre lettre*. Il faut en dire autant des personnes qui écrivent en tête de leurs missives : J'ai reçu *votre honorée* de telle date, ou bien, en réponse *à votre honorée*. Tout cela est répréhensible. Voici les formules adoptées : " J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; "—" que vous avez eu la bonté de m'écrire."

Plus familièrement : " Merci de votre aimable lettre."—" Je suis heureux d'avoir reçu votre charmante lettre."—" Que vous êtes bon ou bonne de m'avoir écrit une si gracieuse lettre," etc.

Quand à la souscription ou signature d'une lettre, on ne met guère *je suis*, tout simplement, sans y ajouter une de ces phrases : " Avec le plus profond respect, avec un parfait dévouement," etc. " Votre très-humble serviteur, ou votre très-humble," sans rien de plus, est une formule sotte et commune ; mais les expressions suivantes sont distinguées : " Je suis avec la plus haute estime, *monsieur*, ou *mademoiselle*, votre respectueux serviteur ; " etc. " Recevez, *mademoiselle*, ou *madame*, tous les hommages de votre humble serviteur ; " etc. Veuillez agréer, *mademoiselle*, les témoignages de la considération de votre adorateur dévoué," etc. " Daignez a-

gréer, *mademoiselle*, le fidèle tribut de mes respectueux hommages," etc.

Lorsqu'on écrit à un égal, l'on peut mettre la date au commencement de la lettre ; mais quand on veut donner une marque de respect, on place la date à la fin de la lettre, à gauche de la signature. La date est toujours accompagnée de l'indication du lieu d'où l'on écrit, elle se compose du quantième du mois et de l'année.

On place en tête des lettres le mot *Monsieur*, *Madame*, ou *Mademoiselle*, seul, au-dessus du corps de la lettre. Plus on veut montrer de respect à la personne à laquelle on écrit, plus on laisse de blanc entre le commencement de la lettre et le mot *Monsieur*, entre le mot *Monsieur*, et la première ligne. Il faut aussi laisser au bas de chaque page environ deux doigt de blanc. Il est dans les règles de la politesse de faire une marge : c'est-à-dire de laisser une bande blanche large de deux ou trois doigts à la gauche du corps de la lettre.

On se sert des expressions de mon *cher Monsieur*, de *mon cher*, que lorsqu'on écrit à un inférieur ; cependant, entre égaux, lorsque la familiarité est établie, on se sert fréquemment de ces expressions.

LETTRES D'AMOUR

Lettre écrite par un jeune homme à une jeune fille qu'il a souvent vue à l'église.

Mademoiselle,

Ayant eu pendant plusieurs dimanches le plaisir de me placer dans un banc voisin du vôtre, je me flatte d'avoir attiré votre attention Croyez-moi, mademoiselle, vos charmes occupaient mes pensées, l'amour était la cause de ma dévotion apparente, et, que Dieu me le pardonne, vous étiez l'unique objet de mon culte. Dimanche dernier, j'ai pris la liberté de vous suivre, à une petite distance respectueuse, jusqu'à votre domicile, afin de me procurer votre adresse et de pouvoir vous envoyer ces quelques lignes, jugeant que c'était le moyen le plus delicat que je pusse trouver pour vous faire connaître ma passion. Si vous m'accordez l'honneur de vous visiter, j'ai la confiance d'être capable de vous rendre un compte satisfaisant de ma famille et de mes espérances. Soyez certaine, mademoiselle, que ma passion, quoique née tout-à-coup, n'est pas le résultat d'un caprice de jeunesse. Quelle qu'étrange que cette lettre puisse paraître, elle est l'aveu honnête et candide d'un amour sincère, car, quoique je n'ai jamais eu le bonheur de vous parler, votre maintien révèle tant de sensibilité et d'amabilité, qu'il me semble que je vous connais bien et depuis longtemps.

Permettez-moi, au moins, d'augmenter le nombre de vos amis, afin que j'aie l'occasion de vous prouver, par mon assiduité constante, la sincérité de mon affection et de me montrer.

Mademoiselle,
Votre admirateur le plus
dévoué et le plus constant.

Autre lettre du même jeune homme à la même demoiselle.

Mademoiselle,

Je crois avoir lu de l'indication sur votre visage, dimanche dernier, et,

n'ayant pas reçu de réponse à ma lettre, je crains d'avoir agi avec trop de précipitation et d'avoir offensé celle à laquelle je désire le plus de plaire. Jugez-moi avec bonté ; considérez ma situation, je vous prie, et je suis certain que vous ne me condamnerez point. Vous écrire, ai je cru, était la manière la plus convenable de vous faire connaître ma passion. J'aurais pensé agir indiscrètement si je vous avais accosté personnellement, sans vous avoir appris d'avance mes sentiments. Vous êtes probablement si réservée que vous ne voulez pas entrer en correspondance avec un inconnu, particulièrement sur un sujet aussi délicat ; je prendrai la liberté, en conséquence, d'aller chez vous, demain soir, et là, en présence de qui vous voudrez, je vous convaincrai de la droiture de mes intentions. Oui, mademoiselle, je suis prêt, et je serai heureux de répondre à toute question que vous ou vos parents m'adresserez ; la sincérité de mes paroles, j'ose espérer, feront preuve de mon amour et de mon honneur. Si le temps que je viens de mentionner ne vous convient pas, je remettrai ma visite à tout autre moment qu'il vous plaira d'indiquer. Peut-être trouvez-vous que j'agis avec importunité, dans ce cas, je vous prie de l'attribuer à la faveur de mon affection. Une passion soudaine, comme la mienne, objecte-t-on souvent, n'est jamais durable ; mais je suis persuadé que l'amour s'empare toujours de nous par surprise ; car, quoique j'aie conversé avec plusieurs jeunes filles très-belles et très spirituelles, mon cœur n'a jamais battu si délicieusement que dès la première fois que je vous ai vue. Vous êtes la première que j'aime, et un premier amour, je suis certain, est le plus durable. Je termine ma lettre, ne voulant pas abuser plus longtemps de votre patience. Quand j'aurai eu le bonheur de vous déclarer ma passion (félicite que vous ne me refuserez pas, j'espère humblement, (j'ai confiance que vous penserez favorablement de,

Mademoiselle,
Votre admirateur sincère.

RÉPONSE DE LA DEMOISELLE.

Monsieur,

Il est commun aujourd'hui de voir les hommes professer un amour qu'ils ne ressentent pas, et parler avec une galanterie qu'ils mettent bien vite de côté, que je les accueille avec beaucoup de défiance quand ils me parlent sur ce sujet. Je ne fais aucune nouvelle connaissance sans en instruire ma mère. Je lui ai montré vos lettres, monsieur, et, comme votre assiduité à assister à la messe lui fait concevoir une bonne opinion de vous, elle me dit de vous écrire qu'elle sera heureuse de vous recevoir demain soir. J'exige de vous, cependant, que vous ne me fassiez aucune déclaration d'amour jusqu'à ce que nous nous connaissions bien l'un l'autre ; car, quoique de premières impressions puissent être durables, l'estime mutuelle peut seule créer un attachement réciproque. Un amour peut naître soudainement, mais il n'est pas prudent de s'y fier trop tôt. Je crains, monsieur, que vous ne vous soyez fait illusion sur mes petits mérites, et la beauté seule (sur laquelle j'ai peu de prétentions) n'est pas une recommandation suffisante d'une personne. La beauté, qui n'est pas accompagnée de mérite, devient vite familière à l'œil et perd tous ses

charmes. J'espère que vous excuserez mes sentiments sur cette matière : je ne veux pas que vous formiez de fausses idées sur moi, comme un amour à première vue doit être trompeur, parce que les objets les plus frappants ne sont pas toujours les plus estimables.

Je suis, monsieur,
Avec une haute considération,
Votre humble servante.

DÉCLARATION D'AMOUR.

Mademoiselle,

Je ne croyais pas aux passions qui naissent d'un coup d'œil : l'état dans lequel je suis, depuis que j'ai eu le bonheur de vous voir pour la première fois, me convaincre de leur réalité. J'ai perdu le repos dont je jouissais, et mes tourments sont tels, que je ne puis différer de vous en faire l'aveu, étant la seule qui puissiez y apportez remède.

Avec votre douce figure, on ne peut avoir un cœur insensible ! Soyez donc touchée du mal que vous me faites. Comme il n'y a pas longtemps que je vous connais, vous trouvez peut-être prématurée la déclaration de mon amour ; mais il m'est impossible de vivre plus longtemps sans savoir si ma passion doit être pour moi une source de peines ou de félicités. D'ailleurs, lorsqu'on a cent raisons de chérir une personne, il ne faut pas un siècle pour s'apercevoir qu'on l'aime et se décider à lui dire. Daignez accueillir l'hommage de mon amour, et m'accorder un quart d'heure de conversation ; je suis sûr de vous persuader alors que vous ne serez jamais aimée aussi tendrement et sincèrement que je vous aime.

Veuillez agréer,
Mademoiselle,
Les hommages de votre admirateur, etc.

RÉPONSE FAVORABLE.

Monsieur,

Tout en croyant qu'il y a beaucoup d'hommes qui aiment sincèrement, ardemment et constamment, je pense que plusieurs autres ne peuvent jamais s'attacher à une femme d'une manière durable. Je suis bien décidée à ne donner mon affection qu'à une personne dont le cœur est aimant et l'amour constant. Si vous tenez autant à la gagner que vous le paraissez, cessez des protestations auxquelles je prête peu d'attention, et convainquez-moi avec le temps que vos sentiments, loin de s'affaiblir, deviennent plus forts. Ce n'est pas avec légèreté et précipitation qu'il faut examiner si un lien qui doit nous attacher pour la vie entière réunit toutes les conditions nécessaires à notre bonheur. Ce ne sera que quand vous me connaîtrez mieux, que vous saurez si j'ai les qualités que vous pouvez désirez chez une compagne, et que moi, de mon côté, j'aurai eu le temps de vous apprécier, que j'interrogerai mon cœur et vous dirai si je vous paie d'un tendre retour. J'espère que la franchise avec laquelle je vous réponds méritera votre estime.

Je suis, etc.

RÉPONSE DÉFAVORABLE.

Monsieur,

Je vous avoue candidement que mon choix est déjà fait, et que, par conséquent, je ne puis encourager vos avances. Chaque fois que j'ai joui de votre société, autant que je puis m'en rappeler, je n'ai pas agi de manière à vous faire concevoir l'es-

pérance d'obtenir mon amour ; cependant, je suis flattée de la distinction dont vous m'honorez tout en regrettant de ne pouvoir partager vos sentiments. Vous trouverez facilement des personnes qui vous feront oublier celle qui a obtenu votre préférence. Je vous souhaite plus de succès auprès d'une demoiselle plus digne que moi de votre amour.

Croyez, monsieur, que j'estime votre caractère, et rien ne doit mieux vous prouver que la franchise avec laquelle je vous écris.

Je suis, etc.

DÉCLARATION D'AMOUR.

Mademoiselle,

C'est en vain que je voudrais garder le silence, les tourments qui me dévorent me forcent à vous faire connaître mon amour, que mes regards ont déjà dû vous revêler. Oui ! mademoiselle, mes sentiments ne doivent pas vous être inconnus ; vous n'ignorez pas que mon cœur ne m'appartient plus, puisque par votre amabilité vous avez su me le ravir. Je vous aime et vous le dis avec confiance, sans craindre de m'attirer votre disgrâce ; car ne pouvez pas me faire un crime d'un sentiment que vous m'inspirez. Je ne puis être coupable à vos yeux, parce que je vous trouve séduisante. Veuillez, mademoiselle, me faire connaître les sentiments que vous entretenez pour moi avec autant de franchise que je vous ai divulgué les miens ; et fasse le ciel que votre réponse ne détruise pas mes plus chères espérances.

Je suis, etc.

RÉPONSE FAVORABLE.

Monsieur,

Les sentiments que vous exprimez dans votre lettre ne me permettent pas de m'offenser, car j'aime à croire que vos vues sont légitimes. Mais tout en rendant justice à vos intentions, je ne puis pas m'empêcher de vous témoigner ma surprise de ce que vous vous soyez adressé d'abord à moi. Permettez-moi de désapprouver la marche que vous avez suivie. Vous n'ignorez pas qu'une jeune fille ne doit entretenir de correspondance avec personne sans l'assentiment de ses parents. C'est à ces respectables guides, que la nature m'a donnés, auxquels vous auriez dû faire part de vos intentions ; puisqu'elles sont honnêtes, ils ne pouvaient en recevoir l'expression qu'avec plaisir. Si donc, monsieur, vous tenez à conservez mon estime, vous vous adresserez à eu et s'ils vous accueillent bien, ce sera avec plaisir que j'imiterai leur exemple.

Veuillez agréer, etc.

Lettre d'un jeune homme au père d'une demoiselle à laquelle il désire faire sa cour.

Monsieur,

J'ose me flatter que la doiture de mes intentions vous fera excuser la liberté que je prends en vous écrivant cette lettre, dans laquelle je vous fais connaître l'affection et l'estime que j'ai conçues pour mademoiselle votre fille. Je ne voudrais pas, monsieur, m'adresser à elle sans avoir votre assentiment ; je préfère, si toutefois vous me trouvez digne de cet honneur, me recommander à elle par

votre approbation. La manière dont je conduis mes affaires et la réputation intacte dont je jouis, doivent vous être une garantie que je puis la rendre heureuse. Si vous consentez à m'honorer d'un moment de conversation, je m'expliquerai plus au long et, j'espère ardemment, à votre satisfaction; j'apprendrai alors de vous-même si je puis, former des rêves de bonheur pour l'avenir ou si je dois travailler à me guérir d'un amour qui, je le crains, a poussé de trop profondes racines dans mon cœur pour en être arraché facilement. Je suis, monsieur, quelque soit votre décision, avec une haute considération.

Votre très-humble serviteur, etc.

Lettre d'un jeune marchand à une demoiselle qu'il a vue dans un endroit public.

Mademoiselle,

Peut être que vous ne serez pas surprise de recevoir une lettre d'une personne qui vous est inconnue, quand vous réfléchirez combien une jolie figure comme la vôtre peut créer d'impertinence; et je suis persuadé que quand vous vous rappellerez votre promenade du dimanche dernier, au jardin du Fort, il ne sera pas nécessaire de vous dire que cette épitre vous est envoyée par celui qui a pris plaisir à se croiser souvent avec vous dans les allées.

Je vous prie de me pardonner, mademoiselle, la liberté que j'ai prise, à la promenade, en vous regardant sans cesse, et la liberté, plus grande encore, que je prends en vous écrivant cette lettre; mais permettez-moi de vous dire que mes vues sont honorables et de vous apprendre qui je suis. Je tiens un magasin dans la rue St. ******, et quoique je ne sois dans le commerce que depuis deux ans, j'ai déjà une assez bonne clientelle. Je ne doute pas qu'elle n'augmente, et ne me permette de faire une famille dans l'aisance. Si votre cœur n'est pas déjà donné, je serais fier de vous offrir mes hommages. J'ose vous demander de faire prendre des informations sur mon caractère par quelqu'un de vos amis; je crois qu'elles ne vous indisposeront pas,

Mademoiselle,
Contre votre très-humble serviteur, etc.

Réponse à la lettre précédente par un parent de la demoiselle.

Monsieur,

Une lettre que vous avez envoyée à mademoiselle G**** N***** m'a été montrée par elle. Cette jeune personne est une de nos parentes. Je crois que vous ne pouvez trouver mauvais qu'elle consulte sa famille sur une affaire comme celle concernant laquelle vous lui avez écrit; de plus, une fille ne peut pas convenablement répondre elle-même à une lettre du genre de la vôtre, à moins que ce ne soit en refusant péremptoirement les hommages de celui qui la lui a envoyée. Elle aurait mal fait de vous accueillir ainsi, avant de connaître qui vous êtes; elle n'aurait pas mieux de vous encourager, sans savoir si vous le méritiez.

Vous paraissez très-sincère dans vos desseins. Comme vous avez donné la permission à mademoiselle G**** N***** de prendre des informations sur vous, je l'ai fait pour elle, étant son plus proche parents; l'on ne m'a parlé de vous qu'on bonne

part ; et d'après tout ce que je sais, vous me paraissez vous convenir l'un l'autre. Je vous confierai qu'elle vous a remarqué au jardin du Fort et me semble vous trouver de son goût.

Je suis, Monsieur,
Avec un profond respect,
Votre ami et serviteur,
V**** Z*****.

Lettre d'une jeune fille à son père, pour l'instruire des avances que lui fait un marchand.

Mon cher père,

Mon devoir m'oblige de vous informer qu'un jeune marchand de cette ville, nommé V**** Z***** désire me courtiser. Il fait de bonnes affaires, jouit d'une excellente réputation et est bien vu dans le monde élégant. Sa famille est honorable, ses manières séduisantes et son esprit très-orné. Il paraît m'estimer beaucoup et m'aimer tendrement. Je ne l'encouragerai pas sans que ses démarches n'aient votre assentiment. Je n'ai pas voulu agir sans prendre vos conseils, car ma conduite aurait été indigné de l'affection que vous avez toujours montrée,

Mon très-cher père,
A votre fille respectueuse et aimante,
R**** N*****.

DÉCLARATION D'AMOUR.

Mademoiselle,

L'aveu que je viens vous faire de la passion que vous avez fait naître chez moi vous étonnera-t-il ? Je ne le crois pas ; vous êtes si aimable, si ravissante, que vous devez être habituée à conquérir les cœurs. Ma déclaration vous offensera-t-elle ? Je ne pense pas ; car vous seriez trop injuste si vous me faisiez un crime de n'avoir pu garder en moi l'expression de l'amour que vous m'inspirez. Mes sentiments vous déplairont-ils ? Il me semble que vous ne pouvez me reprocher de savoir apprécier votre charmante figure, votre esprit séducteur et vos grâces enchanteresses. Non ! je ne puis être coupable, parce que je vous déclare respectueusement l'affection que je vous porte ; mais je puis être malheureux, si vous refusez d'agréer mes hommages. Votre amabilité, votre beauté et vos nombreuses qualités, mademoiselle, vous feront trouver beaucoup d'admirateurs. Vous rencontrerez, je n'en doute pas, des adorateurs plus méritants que moi ; mais jamais vous séduirez un cœur qui vous aime avec plus d'ardeur. Avec quelle inquiétude je vais attendre votre réponse. Faites-moi connaître au plutôt, je vous en conjure, si je dois marquer comme mon plus beau jour, celui où je vous vis pour la première fois. Je vous laisse à décider, mademoiselle, si je serai le plus heureux ou le plus malheureux des mortels ; si vous agréez l'offre respectueuse que je vous fais de mon cœur, je travaillerai a vous convaincre *qu'amour constant* est la devise de celui qui brûle de se dire à vos pieds,

Mademoiselle,
Votre adorateur respectueux.

Lettre d'un amant obligé de vivre quelque temps éloigné de celle qu'il aime.

Mademoiselle,

Puisque je suis maintenant privé du bonheur de vous parler, je vais

m'entretenir avec vous par écrit. Oui, hélas! je ne puis plus ravir mes yeux en les fixant sur les vôtres; mes oreilles ne sont plus charmés par les accents de votre douce voix; ma main ne peut plus presser tendrement la vôtre. Cependant les yeux de mon imagination vous contemplent souvent, trop souvent pour mon repos. Ne croyez pas que mon cœur se refroidisse parce que je suis éloigné de vous; au contraire, l'absence fait grandir mon amour comme le vent fait augmenter l'incendie. Je pensais vous aimer autant qu'un être créé peut en aimer un autre; je me trompais, car l'affection que je vous porte croit chaque jour. Lorsque nous vivions dans le même endroit, j'étais trop plein du bonheur que je goûtais près de vous pour m'apercevoir de la force de mes sentiments; mais en sondant le vide que votre absence creuse dans mon cœur, je vois que je ne pourrai être heureux qu'en unissant mon sort au vôtre. Mon amour n'est pas comme ses fleurs qui s'épanouissent le matin et se fanent le soir. Il est durable, parce qu'il est basée sur l'estime. Il ressemble à ces gros arbres dont la racines s'étendent dans un sol ferme et que les vents ne peuvent pas renverser. Oui! mon amour n'est pas un caprice d'un moment! J'ai commencé par vous estimer, puis je vous ai admirée, ensuite je vous ai aimée et, maintenant, je ne puis vous décrire ce que je ressens. Ce dont je suis bien certain, c'est que le mot *aimer* n'est pas assez fort pour exprimer ce que je ressens pour vous; car trop de personnes en abusent pour dire qu'elles trouvent quelqu'un de leur goût. Je ne suis plus occupé que par une seule pensée, douce comme vous qui me l'inspirée, et mère comme idée de passer six mois sans vous voir. Je vous aime donc bien éperdûment, aimable jeune fille: Mon cœur répond: oui! oui! oui! en battant plus fort et plus vite que d'habitude. Il me semble que je comprends maintenant ce que souffrent les âmes du purgatoire d'être privés de la présence de Dieu, après l'avoir contemplé une fois. Puisque la pensée de ne pas voir, pendant quelque mois, une simple créature, me rend si malheureux, qui doivent endurer les âmes privées de la vue du Créateur, quand elles l'ont connu. La conviction qu'elles sortiront du lieu où elles sont pour se joindre à lui diminue leurs souffrances; pareillement le doux espoir de m'unir à vous, lorsque je retournerai à.... adoucira mon ennui cuisant. La vie sans vous ne peut plus être pour moi que le purgatoire, tandis que l'existence avec vous sera le paradis.

Je suis, mademoiselle,
Avec constance et sincérité,
Votre amant dévoué,
J. B. S.

Lettre d'une jeune demoiselle à un monsieur qui la courtise, et qu'elle soupçonne de lui être infidèle.

Monsieur,

La sincérité avec laquelle j'ai toujours agi avec vous doit me donner le droit de vous demander de vous conduire à mon égard avec franchise. J'ai raison de croire, il me semble, que vous ne me traitez pas comme vous le devez. Avant que vous veniez me voir, je désire que vous m'écriviez pour me donner une explication satisfaisante de votre conduite d'hier soir, ou pour m'avouer que

vous me trompez d'une manière indigne d'un gentilhomme.

Ce serait en vain que vous nieriez vos efforts pour plaire à mademoiselle..... Vos manières avec elle m'ont prouvé que vous êtes assez intimes. Comment juger votre conduite, monsieur, en vous voyant faire la cour à cette jeune personne et me dire que vous désirez de m'épouser? Je vous écris ouvertement, voulant avoir une réponse sincère. Je ne suis pas soupçonneuse; mais vos actions sont si étranges, qu'il faudrait que je fusse aveugle pour ne pas y faire attention. Je ne le suis pas, monsieur, quoiqu'il serait probablement meilleur pour moi que je le fusse.

Je suis, etc.

Lettre d'un amoureux qui est indisposé contre son amante, et qui se décide à ne plus la voir.

Mademoiselle,

J'ai vu un temps où si quelqu'un m'avait dit que je vous enverrais une lettre comme celle-ci, je n'aurais pas plus ajouté foi à ses paroles que s'il m'eût soutenu que la terre éclaterait comme une bombe et que les montagnes seraient lancées jusqu'au ciel. Quelque chose m'aurait paru plus incroyable encore que l'action que je commets aujourd'hui en vous écrivant cette épitre, cela eût été que vous me donneriez un motif de l'écrire; cependant tout est arrivé.

Mon dessein, mademoiselle, en vous traçants ces quelques lignes, est de vous apprendre que je n'irai plus vous voir. Vous devinez certainement ce que je souffre en prenant une semblable résolution; mais je ne vous en parlerais point, si je n'étais pas bien sûr de ne point changer de décision.

Je suis content de penser que ma lettre vous fera plaisir, en vous rendant toute votre liberté, quoiqu'une semblable idée m'eût rendu bien malheureux, il y a quelques jours. Vous savez à qui accorder vos faveurs, de la totalité desquels vous ne me trouvez pas digne, et dont je ne puis me contenter d'une seule part. J'ai été témoin, hier, des séductions que vous déployez pour faire la conquête de M. X****; l'on m'en avait déjà parlé, mais je n'avais pas le moindre soupçon que vous puissiez me tromper. Je suis obligé de me rendre à l'évidence d'un fait dont mes yeux me donnent le témoignage. Mademoiselle, je vous dis adieu, et vous prie d'oublier qu'il y eût un homme comme

Votre respectueux serviteur.

Lettre d'une demoiselle à un monsieur qui la courtise, qu'elle n'aime pas; mais auquel ses parents veulent la marier.

Monsieur,

C'est bien mal reconnaître le respect que vous m'avez toujours témoigné que de vous dire, bien que le jour de notre mariage soit fixé, que je ne puis vous aimer. Vous ne pouvez pas être sans avoir remarqué, lorsque nous avions des tête-à-tête, que certaine chose me préoccupait. Mes parents m'obligeait, sous peine de leur désobéir, de recevoir favorablement vos hommages; et c'en est fait de moi pour toujours, si vous n'êtes pas assez généreux pour refuser ma main. Considérez, monsieur, la triste vie que vous passeriez avec une personne qui n'attendrait son

bonheur que de votre mort. L'aveu que je vous fais et sans doute d'une sincérité offensante ; mais ma franchise doit vous paraître préférable à un mépris déguisé, qui ne pourrait que gâter votre existence, en ne vous détournant pas de prendre une compagne qui ne soupire que pour un autre. Je ne veux pas vous dire par ces mots, et cela est loin de mes intentions, que mon amour pour lui me fera manquer à mes devoirs envers vous, si je deviens votre épouse. Il doit être insupportable pour un homme de jugement comme vous de n'attendre que des civilités forcées en échange de ses caresses, et qu'une froide politesse en retour de son amour. Si vous consentez à écouter votre raison plutôt que votre passion, je ne doute pas que le destin ne vous réserve un objet plus digne que moi de votre affection, en récompense de la bonté que vous aurez montrée à la seule femme qui soit peut-être insensible à votre mérite.

Je suis, etc.

Lettre de jalousie à une demoiselle.

Mademoiselle,

Vous m'aimez, dites-vous ! Est-ce en blessant continuellement mon cœur que vous le prouvez ? Cessez de me tromper. Mes hommages flattent votre amour-propre, mais vous abusez indignement d'un homme qui s'est fié à vous. En vain chercherez-vous à le nier, il n'est trop vrai que vous trahissez les serments que vous m'avez faits.

Il faut donc que je renonce au bonheur que je m'étais promis ; il faut donc rompre un lien qu'un autre plus fort, sinon plus tendre, allait rendre indissoluble. Cherchez, mademoiselle, cherchez quelqu'un qui vous aime mieux que moi. Je crois que vous n'inspirerez à personne un amour aussi ardent que celui que je ressens pour vous. Je vous remets les lettres que vous m'avez envoyées. Vous relirez ces missives où vous me juriez tendresse et fidélité, et, si vous aviez un reste d'attachement pour celui qui vous a tant aimée, vous regretterez peut-être d'avoir un homme qui, même en rompant avec vous, conserve un amour qui fera longtemps le malheur de sa vie.

LETTRE DE REPROCHES.

Mademoiselle,

Mon bonheur était trop grand, il ne pouvait durer. Après m'avoir fait concevoir les plus douces espérances, vous semblez prendre plaisir à déchirer mon cœur, qui ne peut cesser de vous aimer. Vous me reprochez d'être jaloux ; est-ce être jaloux que de voir avec désespoir un rival rire avec vous, prendre votre main, la baiser, et recevoir vos sourires pour encouragement ? Il faudrait que je ne vous aimasse pas pour rester froid spectateur de ce manége ; car où il n'y a pas de jalousie, il n'y a pas d'amour.

Près de moi vous êtes triste ou distraite ; il n'en est pas ainsi lorsque survient mon rival, vous retrouvez votre gaîté, vos yeux brillent d'un nouvel éclat et vos saillies spirituelles enchantent tout le monde. Pourquoi vous montrer si aimable avec lui ? Je veux bien qu'il vous admire ; mais je ne veux pas que vous le cherchiez. Serait-ce que vous auriez cessé de m'aimer. Comment appellerai-je votre conduite ? Coquetterie ou in-

constance, peu importe le nom ; mais je ne puis résister davantage ; dites-le moi avec franchise, faut-il cesser de compter sur votre amour ? Si vous pouvez et voulez vous justifier, faites-le bien vite, faites-le pleinement, afin que je goûte un moment de bonheur. Hâtez-vous de rassurer l'amant le plus tendre et le plus fidèle.

Réponse à une lettre de reproches.

Monsieur,

Si je cédais moins à mon cœur qu'à ma raison, je vous laisserais longtemps dans l'état de perplexité où vous affectez d'être, à cause des reproches injustes que vous me faites ; mais je veux bien justifier pour rétablir votre repos. Pauvre ami ! ce jeune homme que vous appelez votre rival est fiancé à ma sœur, qu'il doit épouser dans quelques semaines. Cette explication est suffisante. Si le motif qui vous a porté à me suspecter d'une manière outrageante n'avait pas été inspiré par l'affection que vous me portez, j'eusse rompu de suite toute relation avec vous. Je vous pardonne les soupçons que la jalousie vous a inspirés, puisque, comme vous me l'avez écrit, où il n'y a pas de jalousie, il n'y a pas d'amour.

LETTRE DE RECOMMODEMENT.

Mademoiselle,

Je reconnais que je me suis trompé ; je viens implorer mon pardon et solliciter votre indulgence. Ah ! combien j'ai été injuste envers vous ! Recherchez, ma chère, la cause de mes torts, et vous reconnaîtrez bientôt que c'est l'excès de mon amour qui m'a jeté dans l'erreur.

Vous êtes si jolie, si aimable, qu'il me semble que je suis excusable de craindre de perdre un trésor si précieux. Lorsque je vois quelqu'un vous admirer et causer avec vous, je vois en lui un rival et je crains qu'il ne parvienne à vous plaire. Le trouble se glisse dans mon âme et la jalousie s'empare de mon cœur et le met à la torture. Voilà, ma tendre amie, comment naissent mes torts, qui prouvent jusqu'à la folie et que j'ai mis en vous tout mon bonheur. Ne me les pardonnerez-vous pas ?

DIALOGUE.

DECLARATION D'AMOUR.

—Mademoiselle Mathilde, disait Pierre..... à une jolie fille, qui était assise à son côté, dans un élégant cabriolet, je vous ai demandé de faire un tour de voiture avec moi afin de vous entretenir sans témoin.

—Quelle que soit votre intention, monsieur, je vous suis bien reconnaissante du plaisir que vous me procurez.

—Cette promenade ne doit pas seulement être un amusement pour moi, mais un amusement important de ma vie.

—Expliquez-vous plus clairement, dit Mlle. Mathilde en fixant ses beaux yeux bleus sur ceux de M..... comme pour essayer d'y lire la pensée qui l'occupait.

—Ce jour va faire époque dans ma vie, soit que je me rappelle plus tard comme l'un des plus doux de mon existence, soit que je m'en souvienne com-

me d'un moment où j'aurai vu s'évanouir mes plus chères espérances.

—Où voulez-vous en venir, demanda Mlle. Mathilde, dont le cœur commençait à battre avec plus de violence que d'habitude.

—C'est aujourd'hui que je vais vous déclarer les sentiments que j'entretiens à votre égard. Il y a longtemps que je veux le faire; mais la peur de m'attirer votre disgrâce m'a empêché jusqu'ici de vous avouer comme je vous estime et vous admirer.

—Vous ne deviez pas craindre de m'offenser en m'apprenant que je vous plais, balbutia Mlle. Mathilde en rougissant beaucoup; car je ne pouvais être que flattée de voir que vous me trouvez de votre goût.

—Puisque vous daignez ainsi m'encourager à vous ouvrir mon cœur, je vais vous déclarer, sans détours, mes sentiments et mes intentions. Je vous aime: c'est le résultat du premier moment où je vous aime. Je voudrais passer ma vie avec vous, faire votre bonheur et vous devoir le mien: voilà ce que m'inspire mon amour.

Un oui ou un non est ce que je sollicite; mais, de grâce, imitez ma franchise, et n'hésitez pas plus a me donner une réponse favorable qu'à me signifier un refus péremptoire.

—Si je dédaigne ces paroles doucereuses auxquelles les amants ont presque toujours recours, ne jugez pas, pour cela, mon caractère en mauvaise part: vous aurez bientôt reconnu que ma franchise n'est pas de la brusquerie, et que toujours il y a du bon chez les hommes qui ne déguisent pas leurs pensées.

—J'attends, mademoiselle, avec anxiété votre réponse; si elle est favorable, je m'empresserai d'aller au but que vous aurez approuvé. Si, au contraire, vous m'ôtez tout espoir, je renfermerai dans mon cœur une passion qui sera d'autant plus pénible qu'elle sera concentrée.

—Il y a tant d'hommes qui montrent un amour qu'ils ne ressentent pas, dit la jeune fille, que je n'accueillie qu'avec beaucoup de défiance les paroles qu'ils profèrent à ce sujet. Tout en taisant les sentiments que vous m'inspirez, je vous direz cependant, afin d'être aussi sincère que je vous suppose, que j'estime votre caractère et que votre personne ne me déplaît pas.

—Votre réponse, dit Pierre..... d'une voix très émue, me donne beaucoup d'espérance; mais je ne puis vivre davantage sans savoir d'une manière certaine si vous agréez l'offre respectueuse que je vous fait de mon cœur et si vous daignez partager mon sort.

Mlle. Mathilde, les yeux baissés, le sein palpitant, et les joues colorées d'un vif incarnat, répondit ce qu'une jeune fille qui n'est pas coquette répond à son amant, en pareille circonstance, si elle le paie d'un tendre retour.

DEMANDE EN MARIAGE.

—Ce n'est que ce matin que j'ai appris votre retour, disait Léon au père de Joséphine, qui arrivait des Etats-Unis; j'espère que votre voyage a été heureux.

—Oui, seulement il a été bien plus long que je ne l'avais pensé.

—Vous étiez attendu impatiemment par votre épouse et mademoiselle Joséphine ; et j'ose dire que je désirais votre retour autant que ces dames.

—Vous étiez bien bon, monsieur ; mais je ne sais pourquoi vous pouviez tant souhaiter mon arrivée.

—Je suis venu pour vous l'apprendre, si voulez bien me le permettre.

—Parlez, monsieur ; je vous écoute.

—Voici ce qui en est. Vous savez qu'il y a longtemps que je fais ma cour à votre fille, qui a tous les agréments de son sexe, joint toutes les qualités qui peuvent faire naître l'estime. Vous n'ignorez pas que je l'aime autant qu'elle mérite de l'être. Eh bien ! monsieur, je viens vous demander sa main. Vous connaissez mes moyens d'existence ; je ne suis pas riche ; mais avec du travail et de la persévérance je parviendrai, j'espère, à faire vivre ma femme dans une honnête aisance. Mademoiselle Joséphine, de son côté, est adroite, laborieuse et bonne ménagère. Que faut-il de plus à deux jeunes gens qui s'aiment pour vivre heureux ? Si j'étais assez infortuné, monsieur, pour que vous me refusassiez l'honneur de me nommer votre gendre, je ne m'en consolerais jamais.

—Léon..... fut accueillit par M..... comme je souhaite, amoureux qui lisez ce petit livre, d'être reçus par les pères des demoiselles que vous demanderez en mariage.—Ainsi soit-il.

—oo—

INVITATION
D'UNE
DEMOISELLE A UN BAL.

—Voulez-vous m'accorder l'honneur de vous mener au bal, jeudi prochain, disait Paul..... à Mlle Louise.....?

—Avec beaucoup de plaisir, si je puis y aller.

—Prévoyez-vous quelque obstacle ?

—Je ne pourrai m'y rendre sans le consentement de ma mère.

—Oh ! elle est trop bonne pour s'opposer à ce que vous vous amusiez un peu.

—Ce qui est déjà arrivé peut encore avoir lieu.

—Que voulez-vous dire ?

—Si elle me défendait d'aller au parti dont vous m'avez parlé, ce ne serait pas la première fois qu'elle m'empêcherait d'aller danser.

—Puisqu'il en est ainsi, je vous prie de lui en parler, afin que je sache a quoi m'en tenir.

—Venez mardi, et je vous dirai alors si je puis accepter votre invitation.

—Il me sera impossible de vous voir le jour que vous indiquez, parce que je pars demain matin pour une paroisse voisine, d'où je ne reviendrai que mercredi soir, la veille du bal.

—Malgré que j'aie un vif plaisir d'aller avec vous à cette réunion, dit la jeune fille en baissant les yeux, je suis cependant obligé d'y renoncer.

—Est-ce que votre absence du bal peut dépendre d'autre cause que le refus de votre mère de vous y laisser aller ?

—Non ? balbutia Mlle Louise, visiblement embarrée.

—Dans ce cas, il n'est pas encore décidé que vous ne viendrez pas avec moi; car, aussi longtemps que vous n'en aurez pas parlé à votre mère, vous ne pourrez me donner une réponse définitive.

—Vous serez de retour de votre voyage le jour du bal: venez me voir le matin et je vous dirai si je puis sortir avec vous le soir.

—Je ne puis attendre votre réponse aussi longtemps, parce qu'il serait alors trop tard, si vous ne veniez pas au parti avec moi, pour aller demander une autre demoiselle. Pourquoi ne parlez-vous pas à votre mère sur ce sujet avant que je parte?

—Je suis certaine que je n'obtiendrais qu'un refus, si je la priais de me laisser aller au bal sans l'avoir d'avance préparée à bien m'accueillir.

—Je diffère d'opinion avec vous; votre mère ne peut trouver mauvais que vous assistiez à une soirée, elle qui a été danser il y a quinze jours.

—Que dites-vous de la dame, s'informa madame.....; qui entra dans la chambre où étaient les jeunes gens.

—Je demande à mademoiselle Louise, répondit Paul....., d'aller au bal avec moi, jeudi prochain, si vous ne vous y opposez pas?

—Ma fille est si jeune, dit Mde..... que je n'aime pas beaucoup à la voir assister aux soirées bruyantes.

—Il me semble, répliqua Paul....., en souriant, qu'elle n'a pas rajeuni depuis l'hiver dernier, époque où vous lui avez permis très-souvent de danser.

—C'est vrai; mais j'ai toujours eu soin de ne la laisser aller que dans les maisons dont les maîtres exerçaient une surveillance judicieuse.

—C'est une de ces mêmes maisons où je désire conduire votre demoiselle. Vous pourrez veiller sur elle, vous-même, parce que le monsieur qui donne le bal doit vous prier d'y assister.

—Puisqu'il en est ainsi, dit Mde....., dont les yeux brillaient de plaisir à l'idée, qu'elle irait au bal avec vous.

Louise avait craint de ne pas obtenir la permission d'aller au parti, parce que sa mère ne voyait pas d'un œil favorable le jeune homme qui devait l'y conduire. Mais madame....., qui aimait éperdûment la danse, n'avait pas défendu à sa fille d'aller au bal, afin de l'y accompagner sous le prétexte de la surveiller.

COMPLIMENTS

POUR SON

AMANTE;

LE JOUR DE SA FÊTE.

Mon amie,

Ne croyez pas que ce soit pour ne pas manquer aux bienséances que je viens vous exprimer les vœux ardents que je fais pour votre bonheur: il y entre nous quelque chose de plus intime que ses froides félicitations que les devoirs de la société nous dictent. Ainsi donc, rangez mes paroles au nombre de celles que l'amour inspire, et n'y voyez qu'un hommage inspiré par le cœur et non par la convenances. Quelque envie que j'aie de vous faire un compliment qui ne vous ait pas encore été adressé, je crois que la chose n'est par aisée, car bien des gens avant moi ont dû vous dire que vous êtes belle, gracieuse et aimable;

mais enfin, si je n'ai que le mérite secondaire de répéter ce que j'aurais voulu être le premier à vous dire, du moins aurais-je l'avantage de confirmer un jugement qui ne peut que vous êtes agréable. Seulement, au milieu des hommages dont vous êtes entourée, n'oubliez pas que depuis longtemps je vous en offre chaque jour de bien sincères, et, parmi les cadeaux qui vous seront adressés, placez celui que je vous présente ; car je désire que quelque chose de moi me rappelle à votre souvenir.

Veuillez considérer mes vœux pour votre bonheur comme les plus ardents de tous ceux qui vous auront été exprimés ; ils le méritent par leur sincérité et seront toujours gravés dans mon cœur et dans ma pensée.

UN MOT POUR LE JEUNE HOMME AMOUREUX

Il y a beaucoup de jeunes gens qui aiment réellement quelque membre du sexe aimable ; mais ils ne savent pas comment faire la cour et laissant perdre le temps jusqu'à ce qu'il deviennent de vieux garçons. L'on conçoit qu'un amoureux sont timide, modeste et défiant ; mais nous lui conseillons de céder aux mouvements de son cœur et de laisser celui-ci de guider sa langue. Quelque soit son hésitation en parlant, si son langage est inspiré par un sentiment naturel, la demoiselle à laquelle il s'adresse l'écoutera avec plaisir. L'on voit des jeunes gens qui font l'amour d'une manière singulière ; quand ils sont près l'objet aimé, ils font les distraits, veulent paraître malheureux, ne sourient jamais et soupirent comme la brise d'automne à travers les arbres dépouillés. Il se rendent ainsi très ridicules aux yeux de tout le monde, même à ceux de la personne qu'ils aiment, si elle a du bon sens. La nature doit être le guide des amoureux. Parlez à une jeune fille comme à un être raisonnable, en bon français, et non comme si vous vous adressiez à un ange ; ne vous répandez jamais en langue extravagant ou en phrases étudiées, en louanges excessives ou en adulation insensée. La femme est une fine observatrice. Ainsi ne lui prodiguez pas trop d'éloges, quoique un peu de flatterie serve bien quelque fois, car vous la dégoûterez, parce qu'elle sentira qu'ils sont faux et mensongers. L'honnêteté, la sincérité, l'assiduité et le respect, tels sont les principes qu'un amoureux doit suivre pour réussir en faisant sa cour.

UN MOT AUX AMOUREUX TEMPORISATEURS

Dans les affaires d'amour l'on ne doit jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même. De longs amours sont sujets à être désagréables aux demoiselles. Un amoureux qui couve une fille des yeux durant des mois ou des années, avec l'intention de lui demander sa main, mais diffère de le faire du jour au lendemain, quand il s'y décide découvre le plus souvent qu'il le fait trop tard ; il s'aperçoit alors qu'on autre plus actif a pris la place qu'il aurait voulu occuper. Ne temporisez pas lorsqu'il faut agir, jeunes gens, "battez le fer tandis qu'il est chaud," ou peut-être vous le trouverez froid et n'en pourrez rien faire, quand vous vous mettrez à l'œuvre.

PREMIER AMOUR.

L'on dit qu'il y a dans le premier amour un feu une vigueur et une intensité de passion que tout autre attachement subséquent ne peut réunir. C'est une affection honnête, véritable et sincère que celle qui nait dans un cœur virginal, avant qu'il se soit refroidi au contact du monde. L'union de deux personnes inspirées par le premier amour est toujours heureuse. Mais une première affection désappointée amène souvent une réaction qui produit les plus tristes résultats. Les femmes, le cœur fermé quelques fois pour toujours aux sentiments généreux, se jettent entre les bras hideux du vice, ou deviennent les ennemis irréconsiliables des hommes ; les hommes, de leur côté, renoncent assez souvent au sexe, ou ne considèrent plus les femmes comme digne de leur amour.

DU MARIAGE.

Ne vous mariez jamais sur le coup d'œil et sans réflexion ; la beauté et la laideur reviennent presqu'aux même. L'une et l'autre diminuent à force de les voir. Quand les femmes manquent par les qualités du cœur, c'est bien peu de chose que le reste.

Mme St. Lambert.

AVIS AUX COQUETTES.

Jeunes demoiselles, prêtez attention à la manière dont vous faites l'amour, ou vous vous en repentirez jusqu'au dernier jour de votre vie. Bien qu'une jeune fille puisse aimer la société, être avide d'admiration et désireuse d'attirer les regards, qu'elle ne soit pas coquette. Quelle ne joue pas avec les cœurs comme elle l'a fait durant son enfance avec ses poupées, à moins qu'elle ne consente à rendre malheureuse elle et ses victimes. L'homme méprise les coquettes, et ce n'est que sa propre vanité qui leur procure des succès, parce que la bonne opinion qu'il entretien de lui le porte à supposer qu'il est préféré. Une coquette est crainte et détestée par toutes les personnes sensées de l'un comme de l'autre sexe. Ses triomphes sont de courte durée, et quand elle perd ses charmes, au lieu d'être prise en pitié, elle est méprisée par tout le monde. Ses derniers jours sont remplis d'amertume. Son caractère devient immanquablement si acariâtre que ses semblables fuient sa société. Les seules nouvelles qui lui fassent plaisir sont celles d'un divorce ou d'une rupture entre amants. Elle n'aime plus à parler que de mariages mal assortis. Les paroles qu'elle se plaît à prononcer sont celles qui blessent ceux qui l'entourent. Lecteurs, fuyez les coquettes si vous voulez être heureux !

CATECHISME DES AMANTS

D. Qu'est-ce que l'amour ?

R. Il est difficile de définir l'amour : ce qu'on peut en dire, c'est que, dans l'âme, c'est une passion de régner, dans l'esprit, c'est une sympathie ; et, dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicat de posséder ce que l'on aime, après beaucoup de mystère.

D. Quelle est son origine ?

R. L'amour est comme la fièvre : il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part. Aussi, ne peut-

on s'applaudir des belles qualités de ce qu'on aime que comme un hasard heureux.

D. Comment se manifeste-t-il ?

R. Les regards sont les premiers billets doux des amants.

D. Quel est l'effet de l'amour sur l'esprit d'un amant ?

R. Du moment qu'il aime, l'homme, même le plus sage, ne voit plus aucun objet sous son véritable jour. Il s'exagère en moins ses propres avantages, et en plus les moindres faveurs de l'objet aimé. La crainte, l'espoir, donnent pour lui de la réalité aux fictions de son esprit ; il perd enfin le sentiment de la probabilité.

D. Quelle est la meilleure conduite pour se faire aimer d'une femme à qui l'on fait la cour ?

R C'est de ne pas l'aimer soi-même.

D. L'amour est donc un empêchement à l'amour ?

R. Très-souvent.

D. Pourquoi cela ?

R. Parce qu'un homme amoureux confie trop vite sa passion, et qu'à moins de ruses en amour, on est ridicule ou sur le point de le devenir.

D. Donc, à votre avis, ce serait aux femmes à se jeter a mes genoux ; certes, la moins sévère nous ferait attendre longtemps. Pour ce qui est du ridicule, je suppose un instant qu'il en soit ainsi, au moins, conviendrez-vous qu'une femme doit l'être, pour le moins, autant qu'un homme, et il n'est jamais arrivé que la grimace d'un aveugle en ait fait rire un autre ?

R. Avant de vous répondre directement, je vous ferai remarquer, toutes choses étant égales d'ailleurs, qu'une femme en amour est rarement ridicule et plus rarement imprudente. Ensuite, vous ai-je dit, un homme amoureux est toujours ridicule ou sur le point de le devenir ; je soutiens que mon insertion est vraie en tout point, et qu'avouer son amour, c'est se donner aux yeux d'une femme un ridicule dont elle se souviendra à vos dépens. Il faut circonvénir les femmes et s'en emparer doucement. Sur cent déclarations faites sans préparation, quatre-vingt dix-neuf manquent leur effet.

D. Diable ! à vous entendre débuter, je n'aurais guère soupçonné que vous aviez une aussi bonne idée des femmes ; ne savez-vous pas, mon cher professeur, que les femmes ne se défendent jamais que pour la forme, et que la vertu ne leur plaît pas davantage que se plaisait au moutard spartiate le renard qu'il avait caché dans son sein et qui lui déchirait la poitrine !

R. Vous me dites ceci en confidence, n'est-ce pas ? Je vous promets, à charge de revanche, de ne pas vous dénoncer.

Mon cher ami, les femmes adorent toutes la vertu, mais c'est une vertu à leur façon une toute petite vertu de fantaisie, dont elles désirent toutes que vous appreniez *la recette avec la manière de s'en servir.*

D. Ah ! nous voilà tout-à-fait dans la question, savoir, la manière de s'en servir : eh bien ! voyons, mon cher professeur, enseignez-moi cela comme il faut.

R. Mon cher ami, il en est de cette recette à peu près comme de celle de grand Albert, c'est-à-dire qu'elle est presque impossible à composer ; mais parce qu'il faut des amants heureux et des amants malheureux, tout arrive pour le mieux ou pour le mal. Au reste, un homme n'a pas le droit de faire mieux que la Providence ; voilà toutefois quelques règles de con-

duite que vous me ferez bien de suivre.

D. Mais vous ne m'avez pas encore dit pourquoi l'amour nuit souvent à l'amour.

R. Je vous l'ai dit au moins d'une manière implicite : si, par exemple, vous allez vous pâmer d'amour devant une coquette, elle se moquera de vous ; faites déclaration à grand orchestre à une veuve, elle vous rira au nez ; si vous allez vous jeter aux pieds d'une fille simple et naïve sans avoir prévenu son cœur de votre amour par de douces insinuations, vous lui ferez peur et elle appellera ses parents. Avant de faire une déclaration d'amour, il faut, avant tout, prendre des renseignements. Si c'est une jeune fille qui sort de pension, il faudra exhater sa jeune imagination, développer son inclination sentimentale suivant qu'elle sera poussée par la tête ou par le cœur. Quelques romans d'amour glissés à l'insu de ses parents, et dont on fera l'onalyse en s'apitoyant sur le sort des deux amants que la fortune se plait à tourmenter, seront une règle d'autant plus sûre que tous les héros de romans sont malheureux. Il faudra jouer franchement, étourdiment avec celle comme un véritable écolier, mais on conviendra de s'appeler frère et sœur ; ces deux mots sont magiques, et ils sont la transition obligé d'un sentiment encore peu sensible, mais capable de s'élever à l'exaltation la plus effrénée. Si cette fille est, au contraire, timide, réservée, aimant ses parents avec tendresse, il faut, se dévouer à ses parents, montrer de la sagesse, développer devant elle les motifs de prudence qui vous ont dirigés dans telle ou telle occasion ; rompez, rompez quelquefois cette mononotomie circonspecte par un éclat de générosité et de désintéressement. Si c'est un enfant dont la misère ou la rudesse de ses parents ait tristement éprouvé le cœur, montrez-vous compatissant, généreux, mais avec délicatesse, car la sympathie est plus à charge que la haine, lorsqu'elle devient offensante.

—Si votre rival est une médiocreté qui effleure la bêtise, tâchez de lui faire commettre, en public, soit une bévue ; poussez-le à faire une platitude, et soyez sûr que, de ce jour-là, vous aurez singulièrement avancé vos affaires.

D. Un morceau qui me paraît difficile à saisir, c'est une jeune veuve encore dans les larmes et regrettant avec amertume son mari qu'elle chérissait.

—Un auteur, je crois que c'est Montaigne, disait : " Une veuve ressemble à un morceau de bois vert qui pleure par un bout et brûle par l'autre." Que ce soit là une calomnie, je veux bien le croire, mais quoiqu'il en soit je puis affirmer qu'auprès d'une femme le rôle le plus difficile est celui de consolateur.

D. Doit-on écrire, faire des cadeaux souvent ?

R. On doit écrire le moins possible, mais on peut faire cadeau d'une mèche de cheveux. Les cadeaux peuvent entretenir l'amitié, mais ils tient l'amour.

Il faut, au contraire, obtenir d'une femme le plus de lettres qu'il sera possible ; une mèche de cheveux, une bague données par une femme, sont des sens qui non-seulement enchaînent son passé, mais engagent encore son avenir.

Je vous dirai, pour résumer et finir une conversation que vous avez dû trouver bien longue, qu'il faut s'arranger de manière à ce qu'une fem-

me prenne en quelque sorte l'initiative, en vous laissant apercevoir que vous ne lui êtes point indifférent; en second lieu, la dominer pour la conduite; vous réserver assez pour la quitter quand il vous plaira de le faire en troisième lieu, le faire de telle sorte que vous puissiez avoir l'air de la quitter quand, en réalité, ce sera bien elle qui vous quittera. Il n'y a pas de moyen connu pour contraindre une femme dans ses affections; il en est d'elle comme de vieille garde, elle ne se rend pas.

LE

DERNIER JOUR D'UN FIANCÉ.

PROMENADE.

Ernest.—Bon jeune homme, vingt deux ans.

Louise.—Seize ans, remarquablement jolie, unissant la force du lion à la souplesse du serpent. Charmant visage un peu pâle, encadré de larges mèches de cheveux noirs. Petit chapeau de paille de riz, garni de rubans lilas, robe en mousseline blanche, à deux volants, châle de barège rayé bleu.

La scène se passe par une belle oirée du commencemant de juin, l'air st un peu vif. Il est huit heures; Ernest et Louise viennent de monter dans une voiture découverte. Le cocher demande où il faut aller, Ernest répond: autour de la Jeune Lorette, et Louise à Charlesbourg:

.....La voiture roule sur le faubourg Saint-Roch, Louise est silencieuse, elle est triste, elle semble avoir accepté a regret cette promenade.

Ernest.—Est-ce que les cahots ne vous font pas mal, mon amour?

Louise, (baillant).—Non.

Ernest.—Laissez-moi passer mon bras derrière votre dos. Ça vous soutiendra.

Louise.—Non, vous dis-je, laissez-moi. Vous me gênez, monsieur.

Ernest.—Etes-vous mauvaise!

Louise.—Reculez donc votre coude. Vous écrasez mon chapeau.

Ernest.—L'air est frais; prenez garde de prendre froid.... Ramenez votre châle plus haut que cela, ma petite chérie.... attendez, je vais l'attacher avec une épingle.... Là, c'est fait. Est-ce bien?

Louise.—Mais ne me faites donc pas tant parler, je réfléchis!

Ernest.—Egoïste! Et moi, qui croyais que nous réfléchirons à deux.

.....On est arrivé à la barrière.

Ernest, (poétiquement).—Quelle charmante soirée! Le ciel scintille d'étoiles. Regardez donc, Louise, tout est calme dans la nature, tout nous porte à nous dire mutuellement que nous nous aimons. Baissez donc votre voile, de crainte que la poussière.....

Louise.—Mon Dieu! que vous êtes agaçant avec vos petits soins. N'allez-vous pas bientôt me laisser tranquille? Je réfléchis?

Ernest, (à part).—A quoi donc, peut-elle tant réfléchir? (haut) Laissez-moi tenir votre voilette. C'est cela; ma main se trouve joliment heureuse, près de votre petit menton à fossettes!

Louise.—Que je suis heureuse de n'avoir pas d'épingles!

.....A Charlesbourg.

Louise.—Comme nous allons lentement! Dites donc, au cocher d'aller plus vite.

(Ernest transment l'ordre au cocher.)

Louise.—Mais non! c'est trop vite! Dites lui de mettre son cheval au pas.

(Ernest la regarde avec hébêtement Elle se met à rire aux éclats.)

Ernest.—Que vous êtes gentille .... (d'un ton suppliant:) nous voilà à Charlesbourg. Laissez-nous faire le tour de la Jeune Lorette. Nous nous arrêterons chez Mde Langlais..... Je vous en prie. Faites cela pour votre petit Ernest!

Louise.—Vous pouvez vous flatter, monsieur, d'être bien tannant ce soir.

Ernest, (avec enthousiasme).—Vous consentez? Cocher, chez Mde Langlais!

.....Autour de la Jeune Lorette.

Louise.—Qu'est-ce que cette maison, là-bas, à droite?

Ernest.—C'est la dame que nous venons de nommer.

Louise.—Quand est-ce que vous partez pour Trois-Rivières?

La voiture fait lentement le tour de la Jeune Lorette. Louise essaie de dormir. Elle s'est blottie dans un coin de la voiture, après avoir baissé sa voilette dont elle tient le bout entre ses dents. Sous ce voile et et au clair de la lune, son mignon profil apparaît pâle et vague comme une vision. Ernest la regarde avec une adoration merveilleuse; il touche de temps en temps son châle pour s'assurer qu'il n'a pas près de lui une ombre prête à s'évanouir..... Louise paraît rêver. Elle rêve en effet: autre qu'Ernest pouvait entendre ces paroles: Non jamais, jamais je ne pourrai épouser ce garçon-là dans un mois!

Ernest, (à voix basse)—Comme vous êtes jolie, mon ange.

Louise, (se réveillant).—Reculez-vous donc, votre cigare m'asphyxie.

Ernest.—Nous voici chez Mde Langlais.

(Cocher, arrêtez!)

Louise.—Non, retournons.

On revient à Québec. Dans le faubourg Saint-Roch, la voiture s'arrête brusquement.

Louise.—Qu'est-ce que c'est donc?

Ernest.—Une petite fille qui s'est égarée; elle demande son chemin.

Louise.—Pauvre petite!

Ernest.—Dam! il s'en perd tant comme cela dans Québec.

Louise.—Ce que vous dites-là, n'est pas très spirituelle, monsieur Ernest..... Petite, monte auprès de nous, je vais te reconduire à tes parents.

Ernest, (avec enthousiasme).—Ah! c'est bien cela, chère Louise.

(La petite fille monte dans la voiture.)

Louise.—Je n'ai jamais pu voir souffrir le pauvre monde d'abord! Etant petite, je dérobais des pommes de terre et du beurre et j'allais les porter à de pauvres gens. Malheureusement je ne pouvais pas porter beaucoup dans mon petit tablier, si bien que je faisais cinquante voyages par jour.

Ernest.—Je vous reconnais bien-là, chère Louise. Vous êtes un noble cœur, et j'ai bien raison de vous aimer. A propos, il serais bon, je crois, de fixer avec vos parents, le jour de nos noces.

La voiture est arrivée dans la rue Craig.

Louise.—Nous voici de retour, si vous voulez, monsieur Ernest, nous entrerons chez Mde R******, manger quelques petits gâteaux, car j'ai bien faim.

Ernest.—Comment donc! mais certainement, (au cocher) vous nous arrêterez devant chez Mde R******.

Louise, (réfléchissant).—Ah bien! non, je préfère rentrer chez moi.

Ernest.—Mais, comme vous êtes capricieuse ce soir.

Louise, (vivement).—C'est possible, mais c'est comme ça.

.....La voiture est arrivée devant la maison des parents de Louise.

Louise.—Je vous remercie de votre amabilité, monsieur Ernest.

Ernest.—Demain j'aurai le plaisir de vous voir.

Louise.—Non, je vais partir pour la campagne où je compte rester un mois.

Ernest, (tremblant).—Mais.... et notre mariage?

Louise, (ouvrant la porte).—Nous avons le temps d'en parler. Bonsoir!

Ernest, (désespéré)—Bonsoir, ingrate! (s'éloignant). Et dire qu'il y a deux ans que je l'aime! (pleurant) mais maintenant c'est fini, je lui déplais, elle ne veut plus de moi. Sa conduite de ce soir en est la preuve ..... Mais, je saurai la narguer, elle saura bien revenir à moi, où sinon,.... Sinon.... je me tue!

Louise, (qui a entendu de sa fenêtre la fin de ce monologue).)—Ma foi, le pauvre garçon ne gagne pas à être connu. Que diable aussi reste-t-on fiancé pendant deux ans?... Demain je serai partie, et il m'oubliera bien vite.....

UN CŒUR
POUR
QUATRE AMOURS.

Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé!

Évangile.

Le premier que j'ai aimé!.... ah! comment expliquer comment et combien je l'ai aimé! comment dire le délicieux frémissement de mes sens lorsque j'entendais sa voix, et le bonheur que j'éprouvais à épier son regard, et les tendres soins que je prenais à faire naître un sourire sur ses lèvres! Et cependant je dois en convenir, il était décidément laid. Mais il était mon premier amour, c'était le premier qui fesait palpiter mon cœur tout le jour, qui paraît mes rêves d'images toujours vivantes, qui m'ouvrait une vie toute nouvelle, et dès lors, je ne compris plus de bonheur qui ne fût par lui, de sentiment qui ne fussent par lui. Chacun de ces mots venait vibrer par tout moi, comme une tendre mélodie; son regard, soit souriant soit paisible, semblait se refléter en douces joies au fond de mon cœur, et lorsque sa bouche multipliait ses baisers sur ma bouche, lorsque son bras caressant formait un collier autour de mon cou, et que sa main déroulait, en jouant, une tresse de mes cheveux, le bonheur élevait mes émotions vers le ciel, car je comprenais que ce doit être ainsi la volupté des anges. Aussi, près de lui, je sentais pâlir tous les autres sentiments de ma vie. Qu'était-ce maintenant pour moi les liens imposés par la loi ou l'habitude?

Qu'était-ce alors que les plaisirs de la société, les triomphes de l'amour-propre ? Que de fois, pour rester près de lui, je dépouillais mes parures de tête, et préférais sa simple parole à tous les énivrements des louanges du monde. Combien j'aimais à le voir briser sous ses pieds la guirlande que la coquetterie avait tressée sur mon front. Oh ! pour lui que n'eussé-je pas fait sur la terre ! Que n'ai-je point demandé au ciel, et quelle affection rivale aurait pu s'insinuer dans mon âme ?..... Faut-il le dire..... Une année de cette première ivresse était à peine finie qu'un autre sentiment vint envahir mon cœur. Nulle puissance ne put s'opposer à l'intérêt que m'inspira un être qui n'avait pas sur moi les droits du souvenir, mais dont le front candide éveillait en moi mille charmantes espérances. Il avait de grands yeux noirs dans lesquelles j'aimais à puiser la tendresse, et, quand, sa tête s'appuyait sur mon sein, quand sur ses lèvres venait errer mon nom, comme le premier accord d'un nouveau chant d'amour, je me disais : Là aussi aura pour moi le bonheur d'être aimée. Heureuse ! j'accueillis cette pensée, et je les aimai tous les deux..... Comment, à quelque temps de là, se trouva à côté un gentil garçon aux yeux bleus ; je n'ose vous le dire... Toutefois puisque ma plume veut se vouer à la vérité, et que mon cœur veut ici trahir tous ses secrets, j'avouerai que cette passion ne fut pas seulement une de ces épisodes piquantes qui passent dans la vie d'une femme comme ces étoiles éphémères qui glissent à travers le ciel sans en déranger l'harmonie. Mon jeune amour vint prendre sa part aimante dans mon âme, et, pour l'y fixer, je lui prodiguai mes plus intimes caresses. J'aimais à suivre le développement de ses premiers désire, de rapporter à moi, à moi seule, tous les efforts de sa sensibilité. Persuadée que je le suis, que le cœur d'une femme ressemble à une fleur, dont le parfum est l'amour, je ne puis pas résister au nouveau sentiment qui s'offrait : je les ai aimés tous les trois... Ah ! si je pouvais environner de mystère ce qui me reste à vous dire, si je pouvais céder au fond de mon âme cette dernière faiblesse de la nature ! je m'arrêterais à ce nombre mystique de mes premiers amours..... Mais, hélas ! les destinées sont grandes et je dus, malgré moi, finir par adorer un enfant tombé, je crois de la voute éthérée. Beau comme les chérubins qui soutiennent le voile de la Vierge, sa bouche, toute petite, avait un de ces fins sourires qui durent faire faillir Eve, si c'est ainsi que le diable l'a prise. Dans ses yeux était une volupté d'innocence, qui faisait tout espérer, tout pardonner. Il ne fallait pas le voir où il fallait l'aimer, et voilà pourquoi je l'aimai. Mais quatre !..... Quatre aimés à la fois, recevant le même sourire et les mêmes caresses, sans que la jalousie vint altérer un seul instant leur bonheur. C'est un de ces mystères incompréhensibles que la nature seule révèle au cœur des femmes. Et néanmoins, si vous voulez comprendre, si voulez savoir comment je les aime tous, comment ils m'aiment, soulevez le gaz qui ombre ce tableau et vous verrez ..... une mère avec ses quatre fils.

CHOIX
DES PLUS
JOLIES CHANSONS
CANADIENNES ET FRANÇAISES.

AVANT LA NOCE,

On peint tout en bleu ma charrette,
C'est la couleur des amoureux.
Tous les deux nous irons, Jeannette,
Promener dedans, si tu veux...
J'aurai le plus bel attellage
Des garçons de notre village,
J'aurai quatre beaux chevaux blancs !
Dont les grelots, dans leur langage,
Chanteront pendant le voyage,
Nos deux amours, aux quatre vents !

C'est dans quinze jours notre noce,
Et tous nos amis y viendront...
Comme ils n'ont guère de carrosse,
Dans ma charrette ils monteront.
Les banquettes seront des planches...
Qu'importe ? En habits des dimanches
Nous y rirons, bien assis tous,
Longs rubans à la boutonnière,
Chantant devant, chantant derrière,
Et deux violons avec nous.

En parcourant le voisinage,
Nous allons prendre les grands tours,
Pour trinquer, selon notre usage,
Chez les fermiers des alentours ;
Chez mon parrain, qui, pour Jeannette,
Tient, dit-on, une robe prête,
Et deux timbales en argent !...
Voilà j'espère qui décore !...
Mais nous ne tenons rien encore,
Mon parrain à l'esprit changeant.

Le repas se fait à la ferme,
Où l'on trouvera tel gala,
Que nous n'y pourrions mettre terme
En dînant trois fois ce jour-là.
D'ailleurs, qui trop boit ou trop mange,
Pourra s'endormir dans la grange...
On dansera tant qu'on voudra ;
Moi, je me sauve avec Jeannette,
A moins que l'un d'eux ne nous guette,
Mais bien malin qui nous prendra !

A LA CLAIRE FONTAINE

Comme on la chante en France.

M'en revenant des noces,
J'étais bien fatiguée,
Auprès d'une fontaine,
Je me suis reposée.

Refrain.

Ah ! j'l'attends, j'l'attends, j'l'attends,
Celui que j'aime,
Que mon cœur aime,
Ah ! j'l'attends, j'l'attends, j'l'attends,
Celui que mon cœur aime tar

Auprès d'une fontaine,
Je me suis reposée ;
J'ai trouvé l'eau si claire
Que je m'y suis baignée.
Ah ! j'l'attends, etc.

J'ai trouvé l'eau si claire,
Que je m'y suis baignée ;
Puis, au pied d'un grand chêne,
Je me suis fait sécher.
Ah ! j'l'attends, etc.

Puis, au pied d'un grand chêne
Je me suis fait sécher ;
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Ah ! j'l'attends, etc.

Sur la plus haute branche,
Le rossignol chantait ;
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.
..., j'attends, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai ;
Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer.
..., j'l'attends, etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer ;
J'ai perdu mon amant,
Mon amant adoré.
..., j'l'attends, etc.

J'ai perdu mon amant,
Mon amant adoré ;
Pour un bouquet de roses
Que je lui refusai.
..., j'l'attends, etc.

Pour un bouquet de roses
Que je lui refusai ;
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.
..., j'l'attends, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier ;
Et que le rosier même
Fût encore à planter.
..., j'l'attends, etc.

Et que le rosier même
Fût encore à planter,
Et que mon amant tendre
Fût encore à mes pieds.
..., j'l'attends, etc.

LA VIERGE DE FRANCE.

Ne pleure plus, vierge de France,
Sur ton pays tant regretté ;
Ouvre ton cœur à l'espérance,
Va ! je te rends la liberté.
Qu'Allah te guide et te protège :
Va t'en bien loin, bien loin de moi !
Ta voix me rendrait sacrilége,
Et j'oublierais mon Dieu pour toi !
Ce Dieu, que tu blasphèmes,
M'ordonne d'être humain ;
Mais, quand tu seras loin, (*bis.*)
Pense à moi, si tu m'aimes !
Si tu m'aimes !

Sous le beau ciel qui t'a vu naître,
Va dire au Dieu de ton pays
Que j'aurais pu parler en maître,
Mais, qu'en esclave, j'obéis.
Oui, tu l'as dit, tu nous sépare,
C'était écrit : fallait partir !
Et déjà ma raison s'égare,
Pour moi, la tombe va s'ouvrir !
A cet adieu suprême,
Mon cœur faiblit, hélas !
Mais quand tu seras loin, (*bis.*)
Pense à moi, si tu m'aimes,
Si tu m'aimes !

Oh ! reste encor, belle chrétienne,
Vois ton esclave à tes genoux ;
Lais ma main presser la tienne,
Ton Dieu n'en sera pas jaloux.
Mais sur mon front tombe une larme
Et cette larme elle est de toi ;
Oh ! c'en est fait, ce dernier charme,
En triomphant change ma foi !
Le plus doux des baptêmes,
Par toi me fait chrétien !
Ton Dieu sera le mien, (*bis.*)
Tes pleurs m'on dit : tu m'aimes,
Oui, tu m'aimes !

LE MARI A JEANNETTE.

Je m'en veux-t'y donc quand j'y pense !
Je m'ennuyais d'êtr' trop heureux ;
J'ai pris eun' femm', quelle imprudence !
Depuis c' temps-là j' sis malheureux !
Ah ! oui, ah ! oui,
A moi seul, je l' sis ben pour deux.

Qui qu'aurait jamais cru qu' Jeannette,
(Jeannett', c'est le nom d' ma moitié),
Me f'rait marcher à la baguette
Un' fois qu'avec j' s'rais marié ?
Comme avant ell' paraissait bonne,
Sensibl', prév'nant', douce et mignonne !
Par ses p'tit's manièr's, all' m'a pris
Comme un chat prendrait un' souris,

Parlé.—Tenez... j'vas vous conter la chose,—mais, chut !—n'en dites rien. —Ma femme n'est pas là ?—non,—eh ben ! (*avec mystère*), si j'étais à r'commencer la noce.—je n'la r'commencerais pas,—la noce, (*avec finesse*), avec une autre femme, je n' dis pas, passe que au fond, la noce, c'est gentil ;—mais, avec Jeannette, ben sûr que non, —ah ! mais, non !—saperlotte, non !— j' sis payé pour ça !

Refrain.—Je m'en veux t'y, etc.

Je fais le lit, je fais l' ménage,
Et je fais la cuisin' chaqu' jour ;
Je mèn' les vach's au pâturage,
Et je prends soin d' tout' la bass'-cour ;
Tandis qu' madam', comme eun' princesse,
Comme eun' duchess', comme eun' noblese,
Va s' promener en robe, en bonnet,
Et va voir tout' seul' qui lui plaît.

Parlé.— C'est le monde à l'envers... car, voyons... un homme... eh ben ! un homme, ça boit, ça mange, et ça s' promène... et une femme, eh ben ! une femme, ça raccommode son homme, ça fait l'pot au feu et ça garde la maison... c'est partout comme ça... c'est reçu... c'est dans les habitudes... j'avais compté comme ça, moi... mais il a fallu changer de gamme, car chez nous, c'est moi qu'est elle, et c'est elle qu'est moi ; j'avons changé d'sesque... oui, je porte la crinoline et elle la culotte... Quelle humiliation pour un homme, hein ?...

Refrain.—Je m'en veux t'y, etc.

L' pèr' Michel disait à tout l' monde,
Qu' sa fille était un vrai bijou ;
Qu' sa pareill', sur terre et sur l'onde,
N'existait pas ; qu' c'était l' Pérou.
Y fallait de suite, à l'entendre,
S'mettr' sur les rangs pour y prétendre ;
Car c'était un si bon sujet.
Que d' toutes parts on la lui d'mandait.

Parlé.—Comme le vieux fardait sa marchandise, en v'là un vilain beau-père ! ça n' devrait pas t'être permis d' tromper un pauvre garçon comme ça... car... discutons un peu... sans comparaison, vous ach'tez un cheval, bon !... le cheval a des défauts cachés, bien !... c'est un cas rédhibitoire, le marché est nul, ça va tout seul... eh ! bien, y devrait en être de même du mariage... j'ai consulté mosieu le curé, moi, là-dessus... c'est un homme éduqué... y m'a dit comme ça que c'était la loi, et que la loi était la loi, tant qu' la loi existerait, ça s'rait la loi !... je n'y ai rien compris, mais en attendant, j' sis pas moins pincé !

Refrain.—Je m'en veux t'y, etc.

Maint'nant j'ai d'autant pus d' tristesse,
Que quand j'étais à marier,
Y n'était pas eune jeunesse
Qui n' me prît pour son cavalier.

Ma foi, c'était un vrai délire,
Au bal, j' n'y pouvais pas suffire,
Quand je n' dansais point, je mangeais,
Quand je n' mangeais point, je dansais.

Parlé.—D'abord, le soir, j'en avais des courbatures dans les mollets, et la nuit, des mals de ventre affreux, c'est vrai !... les jambes et la bouche, j' m'en donnais trop... Quand j'arrivais au bal, c'était à qui m'aurait... toutes les filles voulaient d' moi... l'une m' tirait à droite, l'autre à gauche... c' t-elle ci par mon pan... c't-elle-là par mon gilet... a m' pinçaient... a m' tapotaient... Vous dansez avec moi,—non, c'est avec moi,—j' sis la première,—non, c'est moi,—y m'a promis,—c'est pas vrai,—j' te dis qu' non.—oui, ma poulette,—oui, ma mignonne,—oui, ma p'tite jacotte,—eh ! ben, et moi,—et moi,—et moi !—y parlaient toutes à la fois,—on n' s'entendait pas... queu comédie qu' ça f'sait ! (*il rit*), eh ! eh ! eh ! eh ! (*avec tristesse*), mais aujourd'hui... queu rabat joie ! ! ! j' sis marié ! ! !

Refrain.—Je m'en veux-t'y, etc.

CHARLES LETELLIER.

L'ABSENCE.

AIR :—*Ton portrait seul, etc.*

Un jour pur éclairait mon âme,
J'unissais l'amour au devoir.
J'osais me livrer à ma flamme
Et goûter le plus doux espoir.

Refrain.

Mais puis-je m'abuser encore,
Non, l'espoir s'éteint dans mon cœur.
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où vas-tu chercher le bonheur ?

Quand tes soins me rendaient la vie,
Je crus les devoir à l'amour,
Je disais : Je suis chérie,
Que ne puis-je l'être toujours !
Mais puis-je m'abuser, etc.

Tu deviendras mon bien suprême,
O ! le plus chéri des portraits,
Tiens-moi lieu de celle que j'aime,
Viens du moins me rendre ses traits.
Mais puis-je m'abuser, etc.

Quel sort affreux tu me destines,
Que ne me laisses-tu mourir ?
Si tu ne m'aimes plus, Caroline,
Oh ! daigne au moins te souvenir.
Mais puis-je chercher, etc.

LES CERISES.

La nuit s'enfuit d'un pied léger,
N'effleurant que du bout de l'aile
Les coteaux qu'on voit s'orranger
Aux lueurs de l'aube nouvelle.
Les grands chemins sont poudroyants ;
Du voyageur la soif s'irrite ;
Du sein des rameaux verdoyants
La cerise rouge l'invite.

Refrain.

Quelle chance pour les oiseaux !
Pour les enfants quelles surprises !
Les pentes vertes des coteaux
Sont toutes rouges de cerises.

Dans ces feuilles, à plein gosier,
Il semble qu'on jase et qu'on rie ;
Pour les oiseaux un cerisier
Est une bonne hôtellerie.
De ce jaune chardonneret,
Gorgé de vermeille cerise,
Le chant semble plus guilleret :
Ne dirait-on pas qu'il se grise ?
Quel chance, etc.

Du beau cerisier rougissant,
Des lambins la troupe s'empare ;
Ils se déchirent jusqu'au sang,
Se bousculent sans crier gare.
Mal peignés, querelleurs, jouffins,
Leur poids fait craquer le branchage ;
Pour quelques cerises de plus,
On brave la mort à cet âge.
Quelle chance, etc.

Le soir s'étend sur les vallons ;
Viens sous le cerisier, ma belle !
J'ai taillé les blancs échelons
Moi-même, et j'ai dressé l'échelle.
Te souvient-il du jour d'été
Où nos âmes se sont éprises
L'une de l'autre, ô ma beauté !
Un soir en cueillant des cerises ?
Quelle chance, etc.

Pour nos enfants tes doigts, plus tard,
Pétriront avec la farine
Les cerises dont ton regard
Aime la couleur purpurine
Et quand un hôte nous viendra,
En souvenir de cette histoire,
Ta blanche main lui versera
Le vieux kirsch de la forêt Noire.
Quelle chance, etc.

ANNABELLA.

AIR :—*Le nom de ma sœur.*

Il est si doux ce parfum de jeunesse,
Ce mot *amour* qu'on prononce tout bas,
Que notre cœur le murmure sans cesse
Lorsque nos yeux mêmes ne parlent pas !
En nous aimant laissons couler la vie !
Soyons heureux aux plus beaux de nos [jours !
C'est à vingt ans qu'il faut aimer, ma mie,
Et chanter nos amours ! (BIS.)

Annabella ! viens régner sur mon [illegible],
Où luit déjà ton sourire enchanteur !
A tes genoux, sous ton œil qui m'enflamme,
Je suis plus fier qu'un roi dans sa gran- [deur !
L'amour, vois-tu, c'est la fleur de la vie,
Pour la cueillir, profitons des beaux jours !
C'est à vingt ans qu'il faut aimer, ma mie,
Et chanter nos amours ! (BIS.)

Comme l'oiseau caché sous le feuillage
Aime à chanter sa joie et son bonheur,
Laissons l'écho de notre doux ramage
Redire à tous ce cri de notre cœur :
Aimons-nous bien ! au bouquet de la vie,
Pour être heureux, profitons des beaux [jours ;
C'est à vingt ans qu'il faut aimer, ma mie,
Et chanter nos amours ! (BIS.)

OLIVIER.

BEL ANGE, ADIEU !

Si ta corolle blanche,
En s'effeuillant, se penche
A l'ombre du torrent,
Ton parfum d'innocence
Révèle une espérance
Près de Dieu qui t'attend.
La cloche sonne,
Prends ta couronne,
Volé vers Dieu,
Bel ange, adieu !

Comme pour une fête
On a paré sa tête
Où règne la pâleur ;
Sous les voûtes antiques
Résonnent les cantiques
Des filles du Seigneur,
La cloche sonne,
Prends ta couronne,
Vole vers Dieu,
Bel ange, adieu !

Ame pieuse, achève
Ta prière et ton rêve
Au céleste séjour ;
Vole au concert des anges,
Et chante les louanges
D'un Dieu ton seul amour.
La cloche sonne,
Prends ta couronne,
Vole vers Dieu,
Bel ange, adieux !

L'ORAGE.

AIR :—*Louise, ma bien-aimée.*

Lise, ma douce amie,
Vois donc le temps qu'il fait ;
Déjà tombe la pluie,
Rentrons dans ce châlet.
Regarde ce nuage,
Il est tout chargé d'eau ;
Laissons passer l'orage,
Le temps deviendra beau.

Lise, ma douce amie,
Toi qui sais tant charmer,
Que j'aimerais la vie,
Si tu voulais m'aimer.
Car si ta foi me jure
Amour jusqu'au tombeau,
Pour moi, je te l'assure,
Le temps deviendra beau.

Lise, ma douce amie,
Un baiser seulement,
Un baiser, je t'en prie,
A ton fidèle amant.
Non, non, dit la bergère,
Car l'on trempe au hameau ;
Adieu, près de ma mère,
Le temps deviendra beau.

LE CHOIX DU CŒUR.

Si tu pouvais, ô ! jeune fille,
A cette voûte qui scintille
Ravir une étoile de feu,
Laquelle aurait ta préférence ?
—Mon cœur vers elle s'élance :
L'étoile le plus près de Dieu.

Si tu pouvais, ô jeune fille,
Atteindre la leste famille
Qui fend les airs d'un vol joyeux,
Quel oiseau prendrais-tu, rêveuse ?
—Celui dont l'aile bienheureuse
De plus près a touché les cieux.

Si tu pouvais, ô jeune fille,
Chez qui tant de tendresse brille,
En ce monde choisir un cœur,
Lequel voudrais-tu ?—De la terre
Le cœur qui, naïf et sincère
Aimerait mieux le Seigneur.

Alors, embellissant ma vie,
Ces trois biens qui sont mon envie
Formeraient un nœud solennel !
Puis au jour du réveil suprême,
L'oiseau, l'astre et le cœur que j'aime
Me diraient la route du ciel.

MLLE. LOUISA.

LES ADIEUX DU CONSCRIT.

AIR :—*Batellier, dit Lisette.*

Rose, ma bien-aimée,
Ne pleure pas si fort,
Si je pars pour l'armée
C'est un effet du sort ;
Ainsi parlait Gros-Pierre,
Qu'un sergeant engageait,
A la particulière } (*bis.*)
Dont il était l'objet. }

Pour gage de tendresse,
Mon chien te restera ;
Dans les jours de tristesse
Il te consolera.
Parle-lui, fais lui fête,
Retiens-le près de toi,
Chéris la pauvre bête
Comme si c'était moi. } (*bis.*)

Après huit ans d'absence,
Je reviendra, soudain.....
Et promets d'avance
Le plus brillant destin.
Le hasard de la guerre
Me deviendra fatal !
Et tu seras, ma chère,
Femme d'un caporal. } (*bis.*)

Quand tu verras ma tante,
Ecris-moi par sa main,
Sois fidèle et constante,
Prends-garde à ton cousin.
Malheur à qui s'expose
Contre un troupier du roi !
Si quelque jour ma Rose
Ne sent plus rien pour moi. } (*bis*)

Adieu, Rose..... adieu, Pierre,
Et, le sac sur le dos,
Il quitte sa chaumière,
Et se croit un héros.
Tandis que la pauvrette
D'un air tendre et contrit,
En soupirant répète :
N'aimez pas un conscrit. } (*bis.*)

LA DERNIERE CHANSON.

J'ai voulu le premier jour,
Vendre mes chansons d'amour,
J'étais bien novice !
O mes dignes manuscrits,
L'épicier qui vous a pris
M'a rendu service !

Le second, j'ai sur le quai,
Vendu mon couvert marqué,
Vieux meubles d'histoire
Où mon aïeul, en mordant,
Cassa sa première dent
Sous le Directoire !

Le troisième, Dieu merci !
J'ai vendu ma montre aussi,
Ma montre perfide,
Qui s'amusait à sonner
L'heure exacte du dîner
Sur mon ventre vide !

Le quatrième, ô bonheur !
J'ai vendu mon prix d'honneur
Pour six francs cinquante !
De ma gloire d'autrefois
J'ai fait deux dîners ou trois.....
Sans vin d'Alicante !

Aujourd'hui, je n'ai plus rien,
Et mon ventre, comme un chien,
Aboie à la lune !
Aujourd'hui, pour tout trésor,
Je garde la bague d'or
De Nina la brune !

Tais-toi, mon ventre affamé,
Celui-là qui fut aimé
Sourit quand il tombe.
Le néant sera moins froid,
Si je peux sa bague au doigt,
Dormir dans ma tombe !

L. Bouilhet.

eur.
te !

s.....

n,
chien,

or,

é,

gt,
be !
UILHET.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.

Convenances épistolaires..... 3
Forme intérieure et extérieure des lettres..... 4
Lettres d'amour.—Lettre écrite par un jeune homme à une jeune fille qu'il a souvent vue à l'église..... 5
Autre lettre du même jeune homme à la même demoiselle ... 5
Réponse de la Demoiselle..... 6
Déclaration d'amour 7-8-10
Réponse favorable..... 7-8
Réponse défavorable 7
Lettre d'un jeune homme au père d'une demoiselle à laquelle il désire faire sa cour..... 8
Lettre d'un jeune marchand à une demoiselle qu'il a vue dans un endroit public..... 9
Réponse à la lettre précédente par un parent de la demoiselle 9
Lettre d'une jeune fille à son père, pour l'instruire des avances que lui fait un marchand..... 10
Lettre d'un amant obligé de vivre quelque temps éloigné de celle qu'il aime..... 10
Lettre d'une jeune demoiselle à un monsieur qui la courtise, et qu'elle soupçonne de lui être infidèle..... 11
Lettre d'un amoureux qui est indisposé contre son amante, et qui se décide à ne plus la voir..... 12
Lettre d'une demoiselle à un monsieur qui la courtise, qu'elle n'aime pas ; mais auquel ses parents veulent la marier 12
Lettre de jalousie à une demoiselle..... 13
Lettre de reproches..... 13
Réponse à une lettre de reproches..... 14
Lettre de recommodement..... 14
Dialogue.—Déclaration d'amour..... 14
Demande en mariage..... 15
Invitation d'une demoiselle à un bal..... 16
Compliments pour son amante, le jour de sa fête..... 17
Catéchisme des amants..... 19
Le dernier jour d'un fiancé.—Promenade..... 22
Un cœur pour quatre amours..... 24
Choix des plus jolies Chansons Canadiennes et Françaises... 26
Avant la noce..... 26
A la claire fontaine..... 26
La vierge de France..... 27
Le mari à Jeannette..... 28
L'absence 29
Les cerises 29
Annabella..... 30
Bel ange, adieu !..... 30
L'orage..... 31
Le choix du cœur..... 31
Les adieux du conscrit..... 31
La dernière chanson..... 32